



Carole Benzaken dans son atelier, vue de *Porte 3, Tehillim*,
2014, encre de chine et encre lithographique sur papier BFK Rives, 260 x 122 cm
Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

Carole Benzaken

peinture, migration et remix

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

Yod.

CARRÉ SAINTE ANNE, MONTPELLIER. DU 27 JANVIER AU 22 MAI 2016

Mi'ma'amakim...

MUZEUM SŁĄSKIE, KATOWICE (POLOGNE). DU 6 FÉVRIER AU 31 JUILLET 2016
Commissariat : Marek Zielinski – Ars Cameralis

Lauréate du Prix Marcel Duchamp en 2004, Carole Benzaken revendique le fait d'être peintre. Pourtant, à parcourir son œuvre, on prend vite la mesure d'une production qui, bien loin d'être exclusivement picturale, en appelle aussi bien au dessin, à la gravure, à la vidéo, au volume, etc., et qui recourt aux modes de présentation les plus variés. Discrète, Carole Benzaken constitue une œuvre forte et singulière qui interroge tant le statut de l'image que celui de l'artiste dans un monde poreux où tout s'imbrique. Elle en dégage des lignes de force qui procèdent d'une forme de révélation tant son travail compose avec les idées de circulation et de remise en question. Rencontre.



Magnolias 21. 2015, encre et crayon sur verre, 160 x 120 cm.
Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

Philippe Piguet | En quoi le concept de *migration* – notamment employé par Claire Stoullig en titre de votre exposition au musée des Beaux-Arts de Nancy, en 2014 – caractérise-t-il votre travail ?

Carole Benzaken | En fait, il préexiste tant dans ma biographie que dans mes œuvres. La structure même de mon propre parcours depuis une vingtaine d'années est à l'image de ce concept puisque j'ai vécu ici et là, en France, à Paris, à la campagne, mais aussi

aux États-Unis, à Los Angeles ou encore en Afrique et que j'expose pour la deuxième fois en Pologne. Par ailleurs, à considérer mon travail, on se rend compte des sauts qualitatifs qui le ponctuent et que j'ai constamment rebondi d'une série à l'autre...



À quoi correspond donc chez vous ce besoin de rebond ?

Au début, on ne comprend pas pourquoi on bouge comme ça, pourquoi on procède par bonds, par ruptures, par contrepoints. Par la suite, je me le suis expliquée par rapport à la passion très ancienne que j'ai pour la musique, et le jazz tout particulièrement. Le jazz relève de l'arythmie, de l'idée de décalage et de tempo. Ça peut partir très vite en live mais tout en restant dans une thématique liée au standard. Il y a un continuum.

Le thème, quel est-il chez vous ?

Il n'y en a pas qu'un. Ils s'imbriquent les uns dans les autres, se contredisent en apparence, se font et se défont en un déplacement permanent. À voir mon parcours aujourd'hui, on pourrait dire qu'il se développe logiquement de fleurs en fleurs, plus précisément des tulipes aux magnolias, mais en même temps, il y a toutes sortes de boucles, de méandres, de ruptures. C'est complètement hétérogène et non linéaire...

Quel en est donc le fil conducteur, puisque vous parlez vous-même de « continuum » ?

Le *Rouleau à Peintures* est le fil d'Ariane de tous mes rebonds, une matrice en quelque sorte. J'ai commencé par là. Si fil conducteur il y a, c'est la question de l'image, cela me conduit parfois à reprendre certains thèmes, comme les tulipes récemment. Ce ne sont pas des remakes mais une reprise du thème, comme on parle dans le jazz de «take 1, take 2, take 3...». Je reprends mes tableaux, j'en extrais des morceaux et je les remixe. Une sorte de copier-coller, fait à la main. C'est, entre autres, une des incohérences ou une des cohérences de ma démarche, comme on veut l'entendre ! Je reviens à un thème déjà utilisé et je prends la liberté d'en repartir pour une nouvelle série...

Vous ne cessez aussi de vouloir expérimenter toutes sortes de matériaux et de protocoles différents, comme si vous n'étiez jamais pleinement satisfaite de chacune des expériences traversées. Vous passez de l'une à l'autre alors que n'en avez pas même épuisé les plaisirs. La peinture seule ne vous suffit donc pas ?

Pensez-vous que, quand on utilise de l'encre de Chine, ce n'est pas de la peinture ? Qu'une lithographie, ce n'est pas de la peinture ? Et quand on peint à l'émail cru, n'est-ce pas

(Lost) Paradise N. 2014, acrylique sur toile, 200 x 68,5 cm.
Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.



Od drzewi do drzewi II. 2011, acrylique et huile sur toile, 200 x 300 cm. Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

de la peinture ? Pensez-vous que les frères Della Robbia n'ont pas fait de peinture ? Est-ce que *Le Grand Verre* de Duchamp, ce n'est pas de la peinture ? Pour ma part, je n'ai jamais considéré que la peinture était isolée des autres champs plastiques. Au fond, je suis une artiste réaliste, attentive à tous les possibles techniques qui me sont nécessaires. L'essentiel, c'est qu'ils induisent du sens, non ?

On ne peut que partager ce point de vue mais il est vrai que votre parcours déroute souvent le regard qui s'y porte tant il n'est jamais là où l'on pense le trouver.

Parce qu'il est à l'écho d'un intérêt au monde qui fait que ma peinture n'est pas autoréférentielle. Je rebondis parce que le monde rebondit. Le monde, l'actualité, le politique, les grands bouleversements de la perception, les flux d'accélération des temps me font réagir. La peinture, elle est lien, elle est liant. Elle me lie au monde et elle me lie aux autres médias, m'obligeant à toujours imaginer la possibilité d'une nouvelle image...

Pour éviter de céder aux sirènes de la standardisation et l'uniformité ?

Certainement. Ce sont là les grands maux de notre société aujourd'hui dont le marché

fait ses choux gras ! Le marché bride gravement la possibilité d'être des artistes en érigeant le succès commercial comme seul modèle qualitatif. Je me refuse à ce diktat. Heureusement, on y échappe d'une certaine façon en France. Aujourd'hui, la question de la peinture est celle d'une peinture monde, sans limite de frontière, ni de matérialité.

En quoi une œuvre comme *Saviv saviv*, que vous avez réalisée en 2009 et que vous présentez entre autres en ce moment en Pologne, en est-elle une illustration ?

Saviv saviv est une réponse à un lieu en Pologne, à Bielsko-Biała, dans lequel j'ai exposé en 2012 et qui questionnait tout à la fois son histoire et mon identité. Constituée de vingt modules installés au sol, elle est une mise en espace et en volume de la peinture et se présente un peu comme étant à la frontière de la peinture, du design et de la sculpture.

Extrait du Livre d'Ézéchiël, *Saviv saviv* est l'aboutissement d'un long voyage dont le prélude fut la lecture des *Récits hassidiques* de Martin Buber. Or, il se trouve – le hasard faisant toujours bien les choses – que cette plongée dans le monde ashkénaze a été immédiatement suivie non

seulement par cette invitation à exposer au centre d'art de Bielsko mais que celui-ci avait été construit sur les cendres d'une synagogue brûlée par les nazis en 1939. Quelle relation aviez-vous antérieurement avec la Pologne ? Quel est votre rapport à la judéité ? En bref, comment composer avec tout ça ?

Face à cette réalité, le lieu m'imposait de revisiter l'histoire traumatique européenne sur la terre polonaise en regard de ma propre identité. La vision des ossements secs et de leur résurrection au chapitre 37 a été à l'origine de ce long travail. En surface, chaque pièce comporte un dessin aux crayons de couleur qui a été numérisé, puis superposé et cuit dans le verre pour être rétro-éclairé selon un programme qui varie la luminosité. Les images se transforment avec la lumière, passant ainsi du paysage silésien à celles d'un système veineux et sanguin, invitant le visiteur à se déplacer « autour autour » (*Saviv saviv*, verset 2). Pour des raisons très obscures, cette œuvre n'a finalement pas pu être présentée à Bielsko. Elle est à ce jour montrée à Katowice dans sa nouvelle version : c'est une victoire !

Quel projet y avez-vous développé ?

Si je me suis basée sur l'exposition monographique de Nancy, celle-ci s'est trouvée modifiée par le contexte polonais de Katowice : elle articule des pièces rétrospectives à mes nouvelles productions et son titre a changé. Elle s'appelle *À chaque instant, au départ et à l'arrivée*, titre extrait d'un recueil de poésie d'un jeune auteur silésien, Wojciecha Brzoski. Cette exposition a rencontré un écho auquel je ne m'attendais pas. Sans doute parce que cette terre silésienne a été questionnée et brisée dans son identité à plusieurs reprises et qu'elle a été en même temps le lieu où s'est concrétisé l'impensable projet d'extermination des juifs d'Europe. Aujourd'hui marquée au fer rouge par cette abomination sans nom, la Silésie, tour à tour allemande, russe, autrichienne est la région historique de croisement des peuples par excellence. C'est une terre de sédentarisation mais elle est paradoxalement une des terres les plus nomades en Europe, et donc la plus remise en cause par les empires fascistes. Ceci entre directement en résonance avec mon travail et avec mon histoire personnelle.



Vue de l'installation *Saviv saviv*, BWA Contemporary Art Gallery, Katowice, Pologne, 2015.

À vous écouter, c'est à croire que tout est écrit, que tout est programmé, qu'il n'y a que très peu de place laissée au hasard...

Non, pas du tout. Que tout soit imbriqué, par contre, oui ! De retour de Los Angeles, à Paris, deux ans avant de me rendre pour la première fois en Afrique, je récolte des images abîmées d'un restaurant créole, qui sont à l'origine de ma série de tableaux intitulée *(Lost) Paradise*. Arrivée à Ouidah je comprends que ces tableaux sont l'envers du décor, le paysage retourné du ghetto d'Inglewood/South Central où j'ai vécu et travaillé pendant sept ans. Le lieu même de la beauté retournée, un paysage de palmiers au-dessous duquel une mer turquoise avait enseveli des millions d'êtres humains. Je crois fermement qu'il y a un récit à l'œuvre inscrit dans ma peinture et dans mes itinéraires géographiques. Quelque chose se fait par et entre les lieux, qui se greffe et rebondit.

Est-ce la vie qui nous guide ou est-ce la vie qui rencontre son destin ?

Je ne sais pas. Je dirais que l'art anticipe...

À propos de musique et de peinture, lequel anticipe l'autre ?

La musique, pour moi, c'est comme la peinture, ça part du même endroit, à savoir le cœur. C'est le cœur et le battement du cœur. Qu'est-ce qu'un battement de cœur ? C'est notre première musique, celle qui nous permet de vivre. Je ne peux pas dissocier la peinture de la musique. Est-ce qu'on peut dissocier le cœur de son battement ? Non. Pas plus qu'on ne peut dissocier le cœur et le corps. ■



Megillah ben Adam (*rouleau*). 2009-2011, dessins encre, crayons, mine de plomb sur toile, et papiers numérisés et imprimés sur toile, 26 x 3100 cm. Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris, Bruxelles.

CAROLE BENZAKEN EN QUELQUES LIGNES

Née en 1964 à Grenoble. Vit et travaille à Paris.
Représentée par la galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

Diplômée en 1990 de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Carole Benzaken expose à la Fondation Cartier pour l'art contemporain dès 1994. Lauréate du Prix Marcel Duchamp 2004, elle présente l'exposition *Search for the New Land* à l'espace 315 du Centre Pompidou. Elle a participé à de nombreuses expositions internationales, dont récemment *Chagall, Soulages, Benzaken, le vitrail contemporain* à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, Paris ou encore *Invitation au voyage* à LA CENTRALE, Bruxelles et son œuvre est présente dans de prestigieuses collections publiques et privées (Centre Pompidou, Fondation Cartier, MoMA, etc.). Le travail de Carole Benzaken a récemment fait l'objet d'une exposition monographique au Musée des Beaux-Arts de Nancy au printemps 2014, qui a été présentée dans le cadre d'une itinérance au Muzeum Slaskie et à la BWA Contemporary Art Gallery à Katowice, en Pologne, fin 2015.

